

## **La violence et le trafic: pour une comparaison des narco-marchés**

Congresso Internacional "Entre Autres", ADAM & SIEF, Marseille, 28 avril 2004

Ce n'est pas par hasard que la violence ait souvent figuré parmi les concepts-clés des sciences sociales. Comme l'ont rappelé Nigel Rapport et Joanna Overing (2000: 380) en répertoriant quelques approches de la violence, ce concept semble vite ouvrir sur une discussion générale de la vie sociale, ne serait-ce que parce que, de surcroît, la relation entre la violence et l'ordre social et culturel est envisagée à maintes reprises comme une relation mutuellement constitutive (voir aussi Aijmer, 2000). Mais, dans ce même ordre d'idées, la violence peut-elle, en absolu, être considérée presque comme consubstantielle aux rapports sociaux du quotidien? Ceci implique peut-être bien plus que de simplement se placer à un niveau d'analyse où sont viables de tels exercices de généralisation et d'abstraction des contextes concrets où se manifeste ce phénomène. Il n'est pas à exclure qu'une notion très diluée de violence, allant de la coercition physique aux violences psychiques ou morales, ou encore aux dépendances, stigmatisations et exclusions sociales, relations de domination et oppressions, par exemple, y soit pour quelque chose. Toute la difficulté, en effet, consiste à arriver à une délimitation efficace d'une catégorie de phénomènes aux manifestations diverses et aux multiples facettes, mais qui resteraient néanmoins de phénomènes "fondamentalement comparables" (Schroeder et Schmidt, : 2). C'est à dire, une délimitation qui soit assez ample pour permettre de rendre compte de sa variabilité, sans pour autant se prêter à des extensions illimitées, métaphoriques ou pas, qui la rendraient finalement inopérante et risqueraient de lui faire perdre toute cohérence interne et toute comparabilité. C'est pour cette raison que si la notion de "violence symbolique", par exemple, est utile et légitime pour certains propos, elle l'est moins dès qu'on prend la violence comme objet d'étude.

Et c'est à ce propos que j'aimerais commencer par situer ce papier:

-Tout d'abord, la notion de violence est ici limitée et circonscrite par la référence à la force ou à la coercition physique, qu'elle soit concrète et réellement administrée, ou simplement anticipée ou figurée par sa menace ou sa mise-en-scène;

- deuxièmement, la violence est pensée ici en tant que phénomène contingent, et non en tant que catégorie immanente, ce qui par soi même rend le contexte indispensable à sa compréhension et dirige dès lors l'analyse vers les coordonnées historiques et structurelles où elle se produit;

- c'est dans cet ordre d'idées qu'on peut, enfin, poser la question de la comparabilité de la violence dans les termes suivants: ce ne sont pas tellement les phénomènes violents eux-mêmes qui sont à comparer, mais plutôt les contextes de la violence; s'il en est ainsi, la comparaison devra alors s'étendre également à des contextes par ailleurs comparables, mais d'où la violence est absente. On sait que le comparatisme est d'autant plus éclairant qu'il ne néglige pas de prendre en compte certaines situations qui se différencient justement par leur caractère négatif. C'est ce que je propose de faire ici en présentant en termes comparatifs un contexte non-violent.

Mais avant j'aimerais encore faire allusion à un deuxième ordre de difficultés dans la délimitation de la catégorie "violence", une difficulté qui tient aux perceptions sociales et aux qualifications contextuelles qui peuvent parfois y intervenir. En épingleant les éléments idéologiques derrière l'expression "violences urbaines", Manuel Delgado suggère à ce propos qu'on devrait moins

"parler de phénomènes de violence que d'actes auxquels est attribuée une sorte de qualité interne particulière qu'on pourrait bien dénommer de *violencité*. Celle-ci s'assigne en fonction de critères qui n'ont rien à voir avec l'intensité de la force injustifiée ou excessive appliquée, ni avec le tort physique ou moral causé aux victimes, mais répond plutôt à une identification de la violence comme un des traits de l'altérité sociale: les violents sont toujours les autres" (2003: 156).

Dans les représentations hégémoniques et médiatiques seraient ainsi opposées de façon absolue la violence élémentaire, informe et hétéroclite des délinquants, par exemple, à la force des

guardiens de l'ordre, imaginée comme entièrement homogène, ordonnée et fonctionnelle (ibidem: 156).

Examinant ici la violence dans les narco-marchés, c'est bien d'un cadre de délinquance qu'il va être question, donc un cadre portant cette marque d'altérité qui paraît rendre la violence spécialement évidente - parce que dès lors perçue comme *violencité*. Dans le cas de ces marchés illégaux, elle leur serait supposément intrinsèque, violence et trafic seraient indissociables dans des images qui ne sont pas sans évoquer ce qui est le propre d'une guerre: c'est à dire, "un état de confrontation dans lequel la possibilité de violence est toujours présente et considérée légitime par celui qui l'inflige, et dans lequel de rencontres violentes ont lieu de façon régulière" (Schroder et Schmidt, : 4).

Mais à la différence de la guerre, il ne s'agirait pas ici d'un état passager et exceptionnel. La violence serait inhérente aux narco-marchés, ceux ci l'engendreraient comme mécaniquement. Derrière cette perception courante, on en entrevoit ainsi une autre: que le trafic est lui même une réalité invariable et susceptible d'être énoncée de façon absolue. Or il n'en est rien. Ses caractéristiques sociologiques ne sont pas essentialisables de la sorte.

Tout d'abord, et indépendamment de l'échelle du trafic - grossiste ou détaillant, par exemple - les structures de ce marché varient, configurant des réalités qui divergent beaucoup entre elles. On peut repérer, schématiquement, deux grands modèles, qui aux États-Unis ont été désignés respectivement par modèle *free-lance* et "modèle entreprise" (*business model*, voir Johnson, Hamid et Sanabria, 1992). Cette typologie en recouvre une autre, européenne, qui parle plutôt de "crime en association" et de "crime en organisation" respectivement (Ruggiero et South, 1995: 195). Grosso modo, le premier type se caractérise par la fluidité, les opérations reposant sur l'initiative individuelle ou sur la coopération ponctuelle et variable entre individus. Si division du travail il y a, elle est simplement technique et ne se traduit pas dans une structure

vertical; le modèle "entreprise" présente une autre rigidité, constatable dans une forte hiérarchisation interne de larges équipes fixes qui comprennent des salariés soumis à une étroite supervision et contrôle.

Or, les ethnographies qui aux États-Unis observent des marchés diversement structurés (Hamid, 1998; Bourgois, 1995; Maher, 1997) nous montrent bel et bien que la violence existe dans les deux modalités. Cependant, s'il est vrai qu'elle n'est pas absente des contextes *free-lance*, marqués par l'instabilité et la compétition, elle est bien plus systématique dans la modalité plus structurée, où elle est utilisée comme méthode pour assurer la discipline interne des équipes de travail. C'est d'ailleurs à propos d'un contexte de ce deuxième type que l'expression "culture de terreur" a été appliquée à un marché de drogue (Bourgois, 1995). Étant administrée comme punition des prévaricateurs, la violence est en plus régulièrement montrée, paradée, de façon à construire et à maintenir une réputation dissuasive d'éventuelles prévarications.

Là est une des raisons pour lesquelles l'expansion de l'économie de la drogue aux États-Unis ne s'est pas traduite par l'ouverture équitable de la structure d'opportunités illégales telle qu'elle a été annoncée par quelques auteurs (e.g. Bourgois, 1989: 630; Williams, 1992). Ces marchés sont notamment très stratifiés selon le sexe. Les femmes ont beau y adopter des postures et des rhétoriques agressives, cette stratégie *persona* de rue ne suffit à convaincre les "employeurs", pour qui les capacités d'intimidation requises sont des attributs exclusivement masculins. Alliées souvent à des idéologies de genre qui confinent les femmes à un rôle domestique et parental, ces conditions d'accès à un contexte où la violence est non seulement purement instrumentale, mais aussi performative et expressive, contribuent à renforcer, dans ce contexte, la masculinité hégémonique et à cantonner les femmes dans la périphérie de cette économie.

Il faut dire, toutefois, que bien que ces barrières idéologiques soient communes aux deux

types de marché, elles deviennent évidemment bien plus efficaces dans la version plus structurée que dans la version *free-lance*, dont la fluidité, l'atomisation et la faible interdépendance hiérarchique se prêtent moins à ce type d'imperméabilisation à la participation de certaines catégories de personnes, que ce soit des catégories de genre ou ethniques. Or, autant dans les marchés américains qu'européens (moins toutefois en Italie) on assiste dans les années 90 à une nette régression du modèle *free-lance* en faveur de la modalité plus organisée. Ce simple déclin du modèle *free-lance* a rendu difficiles les incursions sporadiques dans le trafic et le va-et-vient entre légalité et illégalité. Une fois devenue salarié à temps plein, pour ainsi dire, les ponts ont été coupés: la masse des acteurs de l'économie de la drogue s'est vue beaucoup plus enfermée dans la sphère criminelle, cette coupure socio-économique étant souvent concomitante d'une désaffiliation par rapport à d'autres liens sociaux - ce qui, techniquement, correspond à ce qu'on appelle aujourd'hui l'"exclusion sociale". Selon certains auteurs (Dorn et al, 1992), le déclin de modèle serait une adaptation à une répression policière croissante, qui tendrait aussi à éliminer du marché les intervenants moins expérimentés et plus irréguliers. De surcroît, les détentions massives qui en ont découlé auraient fait baisser la main-d'oeuvre fiable, recruté dans les réseaux sociaux de proximité, et rendu nécessaire le recours à des "employés" instables et inconnus. Les conflits se sont alors multipliés, en même temps que disparaissaient les mécanismes de contention et l'influence médiatrice qu'exerçaient les réseaux précédents. Des facteurs historiques se sont ainsi combiné à des facteurs structurels pour propager la violence.

Au Portugal, les narco-marchés de niveau équivalent ont connu la même intensification du contrôle policier, qui a d'ailleurs donné lieu, dans les banlieues défavorisées, à des épisodes répressifs du même ordre (voir (Chaves, 1999: 202). Pourtant, la réponse adaptative s'est faite en sens contraire et l'évolution structurelle des marchés a été précisément inverse: dans les années 90, le modèle *free-lance* prenait le devant sur la structure plus rigide qui dominait auparavant

(Chaves, 1999; Cunha, 2002). S'est alors créé dans ces territoires urbains pauvres une structure d'opportunités illégales extrêmement ouverte, dans laquelle tous, indépendamment de l'âge, sexe, insertion ethnique, style de vie ou curriculum, pouvaient participer.

Moins violent et reposant plus sur des relations commerciales stratégiques et sur l'articulation au domaine domestique (Chaves, 1999: 198), ce marché ne paraît pas exiger de la part des candidats de particuliers attributs virils ou de proéminentes parades d'agressivité. Quand des postures dures sont adoptées, il s'agit moins d'annoncer le potentiel de violence devant les semblables que d'exhiber un courage et une force morale à l'épreuve d'éventuelles rencontres avec la loi - par exemple en proclamant la résistance à la délation. Le philtage des participants au trafic selon des critères de sexe est donc moins opérant pour cette raison, mais aussi parce qu'au Portugal les idéologies de genre des classes populaires n'ont jamais confiné les femmes aux seuls rôles domestiques. Ces idéologies s'accommodent de stratégies de survie qui passent par la participation féminine au monde du travail rémunéré. Ça ne veut pas dire que les femmes ne soient pas affectées par des structures de domination. Elles le sont, mais pas de la même manière dans leurs différents contextes de vie. Pour ne parler que de la violence, par exemple, beaucoup de celles qui évoluent dans l'économie de la drogue ont été brutalisées par des hommes au long de leur vie; pourtant, elles ont été victimisées dans le cadre de relations conjugales et parentales, pas en tant que participantes dans l'espace public, et encore moins dans le contexte des relations "professionnelles" de l'économie illégale, ce qui n'est pas le cas dans d'autres narco-contextes.

On peut ainsi voir des femmes évoluer dans l'économie de la drogue, mais également des personnes âgées, des personnes sans contact antérieur avec des activités criminelles, et aussi beaucoup de non-consommateurs. Souvent, les revenus du trafic sont combinés, en tant que simple supplément, aux revenus d'origine non criminelle. En effet, on ne constate pas ici la

même désaffection massive par rapport au système d'emploi légal qui caractérise d'autres narco-marchés, même si ce n'est qu'une insertion dans les marges, c'est à dire, dans les couches les plus précaires, non protégées et mal-payés de ce système, et qui s'engagent fréquemment, en partie, dans le secteur informel. La pluri-activité est courante, intégrant autant le travail légal que le travail au noir et la vente illicite de produits licites.

Le trafic est venu s'inscrire dans cette zone de coexistence complexe et de confluence entre formalité et informalité, n'en étant qu'un des ingrédients et un avatar récent. Il faut dire d'ailleurs que dans les quartiers pauvres ces pluri-revenus s'articulent à d'autres éléments stratégiques de survie, comme le recours à la mise en gage et au *fiado*, une forme populaire de crédit informel sans intérêts ou garantie, ancrée dans les réseaux de voisinage et d'interconnaissance. Or, l'économie de la drogue a été accomodée en parfaite continuité par ces circuits traditionnels, dans lesquels circulent par exemple, et selon les mêmes modalités d'emprunt, des produits alimentaires, de l'argent ou des doses d'heroïne ou de haxixe destinées à être revendues.

En somme, et premièrement, ces narco-marchés ne constituent pas au Portugal un cadre de travail distinct ou un cadre économique propre. Ils prolongent des logiques qui leur pré-existaient et sont plutôt absorbés dans l'ordre du quotidien. Deuxièmement, ils ne correspondent pas non plus à des insertions sociales alternatives, puisque le trafic mobilise précisément les mêmes réseaux sociaux que les modes de vie antérieurs, c'est à dire, des réseaux de parenté et de voisinage, sans transformer outre mesure la nature de la sociabilité. Cette immersion dans l'ordre de tous les jours, dans une ample "normalité", si on veut - qui n'est évidemment pas du même ordre que celle de routines criminelles développées dans un niche spécifique - contribue peut-être à faire de la violence un événement assez exceptionnel. Encore une fois, et pour conclure, on voit bien ici que la violence en tant qu'objet ne donne de prise que par le biais d'autre chose.

## Manuela P. da Cunha, Universidade do Minho (Portugal)/ IDEMEC

### Résumé

Que les circuits et les réseaux du trafic de drogue exsudent la violence, telle est une constatation courante. Trop souvent, pourtant, on en conclut que les premiers engendrent mécaniquement la seconde, ou que trafic et violence sont, pour cette raison même, indissociables. Cette conclusion paraît en outre présupposer ainsi que ce commerce illégal est une réalité susceptible d'être énoncée de façon absolue, hors des contextes sociaux et historiques où il se développe. À l'encontre de ces notions, une approche comparative mise en place pour l'analyse des narco-marchés détaillants au Portugal permettra de mettre en lumière d'importantes différences dans les formes du trafic, notamment l'intervention variable de la violence dans la structuration de celui-ci.

### Références bibliographiques

Aijmer, G.: 2000, "Introduction", in G. Aijmer et J. Abbink(eds.), *Meanings of Violence. Symbolism and Structure in Violent Practice*, Oxford, Berg.

Bourgois, Philippe: 1995, *In Search of Respect. Selling Crack in El Barrio*, Cambridge, Cambridge University Press.

Delgado, Manuel: "Del Movimiento a la Mobilización. Espacio, Ritual y Conflicto en Contextos Urbanos", in J. Freitas Branco et A. I. Afonso (eds.), *Retóricas sem Fronteiras*, 2, Oeiras, Celta: pp. 143-165.

Hamid, Ansley: 1998, *Drugs in America. Sociology, Economics and Politics*, Gaithersburg, Maryland, Aspen.

Johnson, Bruce; Hamid, Ansley; Sanabria, Harry: 1992, «Emerging Models of Crack Distribution», in T. Mieczkowski (ed.), *Drugs, Crime, and Social Policy: Research, Issues, and Concerns*, Boston, Allyn and Bacon: pp. 56-78.

Maher, Lisa: 1997, *Sexed Work. Gender, Race and Resistance in a Brooklyn Drug Market*, Oxford, Clarendon Press.

Rapport, N.; Overing, J.: 2000, *Social and Cultural Anthropology. The Key Concepts*, Londres et New York, Routledge.

Ruggiero, Vincenzo; South, Nigel: 1995, *Eurogrugs. Drug Use, Markets and Trafficking in Europe*, Londres, UCL Press.

Schroeder, I. W.; Schmidt, B. E.: "Introduction. Violent Imaginaries and Violent Practices", in I. W. Schroeder; B. E. Schmidt (eds.), *The Anthropology of Violence*, Routledge: pp. 2-24.